REGION Poitou Charentes
la démocratie participative

l'estuaire de la Gironde

VAUX-SUR-MER

L'INVENTAIRE
INVENTAIRE DU PATRIMOINE DE LA REGION POITOU-CHARENTES

Recenser, étudier et faire connaître les éléments du patrimoine qui présentent un intérêt culturel, historique ou scientifique.

www.inventaire.poitou-charentes.fr

L'INVENTAIRE DE L'ESTUAIRE DE LA GIRONDE

L'estuaire de la Gironde est un des plus grands estuaires d'Europe et, écologiquement, un des plus riches. Qu'il s'agisse d'utilisation de la ressource en eau, de tourisme, de pêche et de cultures marines, de paysages et de biodiversité, il revêt une identité environnementale mais aussi patrimoniale particulière.

Son histoire et ses paysages témoignent des relations étroites et variées, sur le long terme, entre l'homme et son milieu naturel.

Voilà pourquoi la Région Poitou-Charentes mène, depuis 2010, l'inventaire général du patrimoine culturel des communes riveraines de l'estuaire situées sur son territoire, en mettant l'accent sur l'histoire des relations entre leurs habitants et leur environnement.

Cette opération se déroule en collaboration scientifique avec la Région Aquitaine qui, avec le Département de la Gironde, conduit la même enquête sur ses rives.

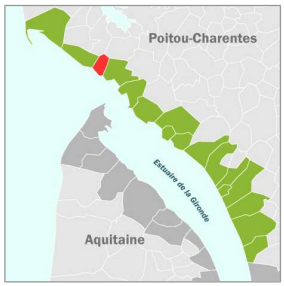
EN SAVOIR PLUS

Une opération d'inventaire consiste à recenser et étudier les biens culturels qui constituent le patrimoine d'un territoire, de l'Antiquité aux années 1960 : les paysages, l'habitat, les bâtiments religieux, les châteaux, les objets mobiliers, les traditions orales...

Chacun des éléments étudiés (grâce à l'observation sur le terrain, les témoignages recueillis et les recherches dans les archives) fait l'objet d'un dossier documentaire illustré, accessible à tous.

Retrouvez toutes ces informations :

- dans les mairies des communes étudiées
- sur Internet : www.inventaire.poitou-charentes.fr/operations/estuaire-de-la-gironde et, pour l'Aquitaine : www.inventaire.aquitaine.fr
- au centre régional de documentation du patrimoine de Poitou-Charentes, 102 Grand'Rue à Poitiers – Tél : 05 49 36 30 07 ou 08



ROYAN

La commune de Vaux-sur-Mer se trouve sur la rive droite de l'estuaire de la Gironde, entre Royan au sud et Saint-Palais-sur-Mer au nord. D'une superficie de 597 hectares, elle présente une façade sur l'estuaire large de plus de 2 kilomètres, et s'étire sur 4 kilomètres à l'intérieur des terres.

L'inventaire du patrimoine de cette commune a été réalisé d'octobre 2014 à mars 2015. Il a permis d'identifier 153 éléments du patrimoine (maisons et villas, bâtiments publics, anciennes fermes, etc.), illustrés par 737 images.

SOMMAIRE

I. Paysages et histoire

1. Une ville entre rochers et champs
2. Vaux au Moyen Âge, à l'ombre d'une puissante abbaye
3. Du 17e siècle au milieu du 19e siècle : une paroisse agricole en bord d'estuaire
4. 1850-1945 : ruralité et premières villas
5. Après 1945, la naissance d'une ville

II. Architecture et habitat

1. Quelques éléments remarquables du patrimoine
2. Une ville du 20e siècle
3. Des chalets sous toutes les formes
4. Les villas modernistes : une architecture de rupture
5. Cottages, rationalisme et Art déco

III. Documentation

La côte rocheuse, bordée de villas.

I. Paysages et histoire

À mi-chemin entre Royan, ville reconstruite après 1945, et Saint-Palais-sur-Mer qui donne accès à la Grande Côte, la petite commune de Vaux-sur-Mer offre des paysages contrastés, depuis les rochers de ses conches jusqu'aux champs de l'arrière-pays, en passant par de vastes quartiers urbanisés. Ces paysages portent les empreintes de l'histoire : celle de la puissante abbaye médiévale de Vaux ; celle de la villégiature de la fin du 19e siècle et du début du 20e; celle, enfin, de la Reconstruction d'après-guerre.

La conche du Conseil.

La conche de Gilet.

La conche de Saint-Sordolin.

Le platin rocheux.

1. Une ville entre rochers et champs

Habitations au bord des marais de Pontaillac.

Vignes et bois au nord de la commune.

Sur le sentier des douaniers.

L'entrée est du bourg.

En traversant la commune du nord au sud, l'on franchit plusieurs strates paysagères bien différentes. La rive immédiate de l'estuaire de la Gironde prend ici un aspect résolument maritime, avec les vagues et la marée qui viennent lécher, parfois avec tumulte, rochers et sable. La côte est bordée d'une dentelle rocheuse, succession de plateaux rocailleux qui, étagés, avancent dans l'eau. Cette bordure, appelée "platin", est tourmentée de failles, de fosses et de rocs coupants, sculptés par les vagues. Vers le sud-est, on y accède directement, depuis le boulevard de la Falaise et les villas qui le longent. Plus au nord, le platin se découvre après avoir franchi le bois des Fées puis les haies de chênes verts qui bordent l'ancien sentier des douaniers.

La façade de Vaux sur l'estuaire s'étire entre deux petites baies ou conches : celle de Pontaillac, partagée avec Royan, au sud-est ; et celle de Nauzan, à cheval sur Saint-Palais-sur-Mer, au nord-ouest. Entre les deux, le platin est interrompu par trois petites échancrures de 200 à 300 mètres de profondeur sur 100 de large : du nord au sud, les conches du Conseil, de Saint-Sordolin et de Gilet. Ici, comme à Pontaillac et à Nauzan, le sable forme une plage plus ou moins étendue, assaillie par les baigneurs en été et surplombée par les villas.

Ces dernières sont aux avant-postes de la ville qui, développée pour l'essentiel depuis les années 1950, s'est étendue jusqu'au-delà du vieux bourg de Vaux, sur le plateau calcaire. Le bourg est situé à la fois au bord de ce plateau, surplombant l'ancien marais de Nauzan, à l'ouest ; et sur la route qui relie Royan et la Grande Côte par l'intérieur des terres. Le bourg est relié à la côte par deux axes qui mènent l'un à Pontaillac, l'autre à Nauzan, ces deux dernières plages étant reliées entre elles par le boulevard de la Côte de Beauté. Rassemblé à l'origine autour de l'église d'une part, du temple d'autre part, le bourg s'étend désormais bien au-delà, par l'adjonction toujours plus importante de lotissements. Une zone commerciale fait la jonction avec la rocade de Royan.

Cet axe routier traverse de part en part les champs cultivés et les quelques vignes qui recouvrent encore le tiers nord de la commune. Cet espace très ouvert n'est construit que dans sa partie est, avec les hameaux de Chantermerle et de la Roche, ce dernier partagé avec Royan. Au nord, les derniers hectares du bois de la Roche abritent un ruisseau qui rejoint la rivière du Pérat pour former la limite avec les communes de Saint-Sulpice-de-Royan et de Breuillet.

La côte rocheuse vers Saint-Sordolin.

Carrelets à Pontaillac.

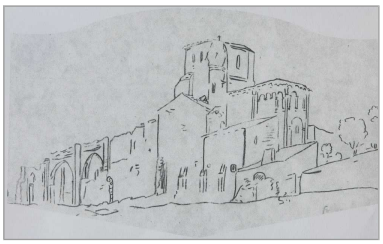
Détail du chevet de l'église et de son décor sculpté.

2. Vaux au Moyen Âge, à l'ombre d'une puissante abbaye

L'église, ancienne abbatiale (G. Beauvarlet).

L'église vue depuis l'ouest, précédée de l'ancien cimetière.

Les marais derrière la mairie, dont l'abbaye tirait une part de ses revenus.



L'église au début du 19e siècle, avec les vestiges de sa nef (collection particulière M.-C. André).

Les témoins d'une occupation humaine à Vaux dès les époques préhistoriques et gallo-romaines sont rares et incertains. Des enclos entourés de fossés, de l'âge du bronze et de l'âge du fer, ont été mis au jour en 2014 dans le cadre des fouilles précédant l'aménagement de la ZAC du Cormier et des Battières. Le lieu-dit "la Grosse Pierre", près du stade, semble rappeler le souvenir d'un dolmen.

L'histoire de Vaux commence véritablement avec celle de son abbaye. Cet établissement, qui a pu remplacer un premier sanctuaire carolingien, est fondé vers 1075 par deux frères, Pierre et Arnaud de Gémon, chevaliers liés aux seigneurs de Mortagne-sur-Gironde. Placée sous l'autorité de l'abbaye de Maillezais, en Poitou (actuelle Vendée), et même, en 1170, sous la protection du pape, la nouvelle abbaye reçoit le vocable de saint Étienne, et se rallie à la règle de saint Benoît. Elle contrôle le bourg, les marais, terres et vignes alentours, ainsi que plusieurs églises de la région, avec leurs revenus, dont Saint-Palais et Arces-sur-Gironde. Une dizaine de religieux y vivent, auxquels est adjoint le personnel laïque chargé d'administrer les biens de l'abbaye et d'exercer son autorité temporelle (juges, receveur des impôts...).

Tout au long du Moyen Âge, l'abbaye de Vaux, une des plus puissantes autorités dans la presqu'île d'Arvert, bénéficie de nombreuses donations. Elles sont établies par les chartes contenues dans le cartulaire de l'abbaye, conservé de nos jours à la Bibliothèque nationale de France. En 1198, l'abbaye reçoit ainsi le bois du Defens (actuel domaine des Fées), avec défense (d'où son nom) faite à quiconque d'y couper du bois, d'y chasser ou d'y mener paître les troupeaux. Outre les donations, offrandes et autres impôts, l'abbaye exerce son droit de couper le bois de chauffage dans les forêts de Courlay et de la Coubre, toutes proches, sans oublier les revenus tirés des marais de Vaux et des marais salants qu'elle possède dans le bassin de la Seudre.

L'abbaye continue d'exercer son autorité, bien amoindrie cependant, au-delà de la guerre de Cent Ans. Au début du 16e siècle, la population de Vaux vit encore de l'exploitation et du commerce du sel, d'où sa participation à la révolte contre la gabelle (impôt sur le sel) en 1548. La paroisse compte alors également des "gens de mer" dont certains prennent la route maritime vers Terre-Neuve. Ce creuset socio-économique est particulièrement favorable à la diffusion des idées protestantes, et une communauté huguenote voit très tôt le jour à Vaux. Les guerres de Religion sont fatales à l'abbaye : saccagés par les protestants en 1574, ses bâtiments conventuels sont en grande partie détruits, son abbatiale est privée de sa nef, et ses religieux sont dispersés.

Détail de la statue de la Vierge à l'Enfant, du 18e siècle, dans l'église.

3. Du 17e siècle au milieu du 19e : une paroisse agricole en bord d'estuaire

La pierre tombale de l'abbé de Lallion, dans l'église.

La cloche donnée en 1638 par l'abbé Lanier.

Le moulin de Chauchamp, le seul encore visible à Vaux-sur-Mer.

La paix rétablie, les revenus de l'abbaye sont d'abord attribués à Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, sœur du roi Henri IV, puis à un abbé commendataire (qui en détient le titre, en perçoit les revenus mais n'exerce aucune obligation ni autorité religieuse). Parmi les abbés successifs, David de Lallion, décédé en 1618, est connu pour sa pierre tombale exposée aujourd'hui dans l'église. Guy Lanier, vicaire général du diocèse d'Angers, proche de saint Vincent de Paul, fait don en 1638 d'une cloche, elle aussi toujours visible dans l'église. À la même époque, la communauté protestante, nombreuse, est dirigée, comme pour Royan, par le pasteur Jean Fontaine, auquel succède son fils Pierre. Le temple de Vaux est rasé en 1683, et beaucoup de protestants choisissent l'exil, dont la famille Fontaine.

Au début du 18e siècle, Vaux apparaît sur les cartes de l'ingénieur du roi Claude Masse. M. Duplessis est alors abbé de Vaux, et la paroisse compte environ 400 habitants. Le bourg s'étend autour de l'ancienne église abbatiale et se prolonge au nord jusqu'au hameau de Chauchamp qui comprend quatre moulins à vent, dont deux dépendent de l'abbaye ; un cinquième est situé au sud du bourg, sur le chemin qui conduit à Pontaillac (actuelle avenue Malakoff). Le plateau au sud du bourg et en allant, au nord, vers la Roche et Chantemerle, se partage entre vignes et champs labourés. Au sud, la corniche rocheuse se découpe en pointes et conches, de la conche de Pontaillac à celle de Nauzan, délimitée au sud par la pointe des "Defaits" ou "Defées", couverte de vignes. En 1774, la paroisse comprend 340 journaux de champs labourés et 150 journaux de vignes. À l'époque, malgré la répression et en attendant l'édit de Tolérance de 1787, Vaux compte encore une très importante communauté protestante. Les 400 habitants de la paroisse sont marchands, artisans, paysans, ouvriers agricoles, mariniers ou encore capitaines de navires.

À la Révolution, Jean-Baptiste Renaud, petit notable local, devient le premier maire de Vaux. En 1791 et 1793, les biens de l'abbaye, saisis comme biens nationaux, sont vendus aux enchères : on y retrouve l'ancienne maison abbatiale, deux des moulins de Chauchamp, diverses terres et "80 journaux de broussailles au lieu appelé le Defait". Plusieurs des notables de la paroisse et des environs en deviennent propriétaires, dont Daniel Renaud, maire de Royan de 1791 à 1806, et Jean-Baptiste Renaud.

Petit fort au bois des Deffées, extrait du plan cadastral de 1838.

Vignes à Chantemerle, telles qu'il s'en trouvait beaucoup à Vaux au 18e siècle.

Le temple protestant, construit au 19e siècle.

L'intérieur du temple.

En juillet 1792, l'abbé de La Magdeleine, dernier abbé et seigneur de Vaux, est expulsé du pays. La petite notabilité locale continue à dominer la vie politique, administrative et économique pendant toute la première moitié du 19e siècle, à l'image de Pierre-Antoine Gautier, meunier, qui a racheté les biens de l'ancienne abbaye en 1799 et 1800, et qui dirige la commune à plusieurs reprises entre 1804 et 1824. Sous son mandat, le bois "des Deffées" fait partie des sites choisis par l'armée napoléonienne pour défendre l'estuaire de la Gironde : un petit fort y est établi vers 1811 ; pris par les Anglais dès 1814, il subsiste encore sur le plan cadastral de 1838.

Plus à l'est, en 1855, la hauteur qui se trouve entre le bourg et la conche de Pontaillac est choisie pour établir une tour de repère pour la navigation ; la tour est baptisée Malakoff, du nom de la bataille remportée à l'époque de sa construction par l'empereur Napoléon III en Crimée.

Pendant ce temps, la population continue à vivre de la culture du blé et de la vigne, ainsi que de la récolte du goémon, sur la côte. Le cadastre indique qu'en 1839, un tiers de la superficie de la commune est consacré à la vigne. Les vendanges sont strictement réglementées par le conseil municipal qui décide chaque année des dates d'ouverture et de fermeture de l'opération. L'économie locale reste cependant modeste et très soumise aux aléas climatiques : champs et vignes sont par exemple dévastés par un violent orage en juin 1839. Le nombre d'habitants stagne jusque dans les années 1860, ne dépassant jamais le chiffre de 420, dont la moitié d'agriculteurs. La communauté protestante, qui englobe les deux tiers de la population communale, obtient en 1842 la construction d'un temple, celui de Courlay, à Saint-Palais-sur-Mer, étant trop éloigné et insuffisant.

La fontaine de l'abbaye, dans le bourg.

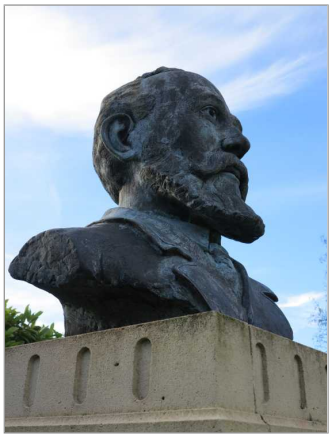
La rue principale du bourg au début du 20e siècle (collection particulière M.-C. André).

Bains de mer au pied de la falaise ouest de Pontaillac vers 1900
(Archives départementales de la Charente-Maritime, 78Fi).

4. 1850-1945 : ruralité et premières villas

Herminie de Rohan-Chabot, propriétaire du bois des Fées.

La chapelle de l'Assomption, à Pontaillac.



Buste de Frédéric Garnier dans le parc de la mairie.

Le développement de la villégiature à Royan dès le milieu du 19e siècle, ne va que tardivement bénéficier à Vaux, qui reste longtemps une petite commune rurale en marge de ce phénomène à la fois économique, social et architectural. Seule l'extrémité sud-est de la commune, sur le côté ouest de la plage de Pontaillac, est entraînée, dès les années 1860-1870, dans l'essor de ce nouveau quartier à la mode. Une suite de villas à l'architecture soignée sort de terre au sommet de la falaise, sur des terres fournies par Auguste Jousse, maire de Vaux de 1871 à 1881, et grâce à l'action de Henry de Verthamon d'Ambloy (1814-1873), un des promoteurs du nouveau quartier de Pontaillac. Une chapelle est même édifiée pour les religieuses de l'Assomption de Bordeaux. Au-delà, de rares villas voient le jour au bord des conches de Gilet et de Nauzan. En 1867, le marquis de Verteillac achète le bois du Defées à Pierre-Elie Gautier et commence à y construire une belle demeure, achevée en 1887. Sa fille, Herminie, duchesse de Rohan-Chabot, poétesse, y tiendra un brillant salon à la belle saison.

La famille propriétaire du Logis de Vaux, grande demeure à l'ouest du bourg, participe aussi pleinement aux efforts de développement de la commune. Au milieu du 19e siècle, cette propriété appartient à Jean-François Chaumont, directeur des constructions navales, conseiller général de 1839 à 1852, maire en 1846-1848 et 1852-1856, puis à son gendre, Gustave Garnier, ingénieur de la Marine à Rochefort, et enfin au fils de ce dernier, Frédéric Garnier (1836-1905). Maire de Royan à partir de 1871, député puis sénateur, il œuvre considérablement pour le développement de Royan : il est par exemple à l'origine de la construction du grand casino et de la création du lotissement du Parc. Il fait beaucoup aussi pour développer la petite commune de Vaux et lui faire profiter de l'essor royannais. Le Logis, qu'il fait transformer en 1889, lui sert de retraite estivale, à lui et à sa famille. Dès 1862, il achète trois hectares de dunes appartenant à l'État, face à la conche de Nauzan, en vue de les aménager et d'y faire construire des villas. En 1895, il donne une partie des terrains nécessaires à la construction du boulevard de la Côte de Beauté, longé à partir de 1898 par le prolongement du tramway de Royan au-delà de Pontaillac, vers la Grande Côte, via Vaux et Saint-Palais. La même année, Frédéric Garnier s'accorde avec la municipalité de Vaux pour déplacer l'actuelle avenue de Nauzan-Plage, qui longe sa propriété, afin d'en atténuer le virage. En 1900 enfin, il vend à la commune une maison dans le bourg pour y installer une nouvelle école, en renonçant au paiement du prix de vente.

La côte vers le bois des Fées.

Détail des anciennes écuries d'une villa de Pontaillac, rue Benjamin-Delessert.

Détail d'une villa de la fin du 19e siècle, rue de la Plage.

Ce développement est toutefois lent et embryonnaire, et il ne bénéficie pour l'essentiel qu'à la partie sud-est de la commune où s'installent les résidents secondaires. Avant 1914, la municipalité se heurte aux réticences de l'administration des Domaines pour pouvoir tracer une nouvelle voie (le boulevard de la Falaise) le long de la côte. En cette fin du 19e siècle, le reste de la commune, agricole, souffre beaucoup de la crise du phylloxéra qui, à partir de 1878, lamine le vignoble des environs de Royan et de la presqu'île d'Arvert. Les efforts entrepris pour replanter le vignoble, notamment grâce à des plants américains, sont en partie anéantis par la grêle en 1898. Le vignoble n'est que partiellement reconstitué, les petites exploitations se tournent vers la polyculture. Le bourg, ses petits commerces et ses ateliers d'artisans, ainsi que les fermes de Chantemerle, la Roche et Chauchamp restent à l'écart du développement touristique. En 1911, la commune compte 605 habitants.

La mode des bains de mer et de la villégiature ne commence vraiment à bénéficier à Vaux qu'à partir des années 1920. Maurice Garnier (1880-1945), fils de Frédéric, peintre et sculpteur, est maire de 1922 à 1929. Officiellement renommée "Vaux-sur-Mer" en 1920, la commune voit sa population augmenter fortement en été. L'adduction d'eau est installée à partir de 1922, l'électricité en 1925-1926 (1930 pour les écarts), une boîte aux lettres est établie à la plage de Nauzan, pendant la période estivale. Plus globalement, un plan d'aménagement et d'embellissement est confié à l'architecte René Baraton en 1924. Il prévoit notamment de créer une voie "tranquille offrant confort et sécurité" aux promeneurs, le long de la côte, tandis que les véhicules seront cantonnés au boulevard de la Côte de Beauté. Le souci de préserver le cadre naturel de la côte se fait jour aussi lorsqu'en 1925 est créé le lotissement des Fées. La municipalité rappelle à cette occasion que "la végétation s'étend jusqu'à la falaise par des massifs de chênes verts et par des pins, jusqu'au sol même de la plage de Nauzan. C'est là ce qu'elle désire maintenir et conserver à perpétuité pour le bien de tous ". L'architecte Baraton est félicité pour avoir manifesté " le plus vif intérêt pour le magnifique littoral de Vaux, désirant ainsi conserver le charme pittoresque du pays pour l'intérêt général de la région ".

Ainsi encouragé et encadré à la fois, le développement urbain de la commune commence à davantage toucher la côte au-delà de Pontaillac. De plus en plus de villas sont construites entre les conches de Gilet et du Conseil. En 1936, la commune compte 202 maisons dont 121 résidences secondaires. Une colonie de vacances/préventorium est créée par l'association "les Enfants au grand air", dans une villa située à l'emplacement de l'ancienne tour Malakoff (actuel hôpital). Dès 1931, la municipalité obtient de l'État le droit d'exploitation de la plage de Nauzan, qu'elle accorde en concession à un particulier, William Blanchet, pour y placer des "tentes, cabines de bain, chemins en planches, mâts et poteaux indicateurs, cafés, restaurants, salons de lecture et de conversation". L'établissement ainsi créé offre des cabines pour les bains froids et

Villas le long de la falaise ouest de Pontaillac.

les bains chauds, un hangar à canoës, et des stands pour "la dégustation des glaces, gaufres, ventes de jouets, souvenirs et objets divers". Un établissement de pâtisserie-glaces est aussi établi par M. Guionneau, de Saint-Palais. Une partie du terrain nécessaire à ces établissements est prêté par M. Garnier. Malgré tous ces efforts, la population permanente de Vaux stagne autour de 600, et un projet urbain comme le lotissement des Fées peine à rencontrer le succès espéré, crise économique oblige.

La résidence de Rohan (1887), dans le bois des Fées.

Les enfants de la colonie de Malakoff partant à la pêche à pied (collection particulière F. Collin).

La route de Courlay au début du 20e siècle, bordée de fermes et de champs (collection particulière M.-C. André).

Villas au début du boulevard de la Falaise à Pontaillac vers 1900 (Archives départementales de la Charente-Maritime, 78Fi).

Villas au début du boulevard de la Falaise à Pontaillac en 2015.

Impacts de bombardements entre Saint-Sordolin et le bourg (vue aérienne IGN, geoportail.fr).

Villas construites au bord de la côte.

5. Après 1945, la naissance d'une ville

Plan de la batterie allemande "Kasuar" à la conche de Saint-Sordolin (collection J.-C. Bourdelle).

La rue principale du bourg, en ruines après les bombardements d'avril 1945 (collection M.-C. André).

Maisons dans le bourg détruites par les bombardements (collection M.-C. André).

Lotissements au bord des anciens marais de Nauzan.

La vie à Vaux-sur-Mer change véritablement avec et après la Seconde Guerre mondiale. Les troupes allemandes d'occupation arrivent dans la commune le 23 juin 1940. La résidence Malakoff est réquisitionnée pour loger troupes, officiers et chevaux. Les villas le long des falaises sont évacuées, certaines sont détruites pour construire les batteries de défense "Merkle" à Malakoff et "Kasuar" au Fief des Peignées, entre les conches de Saint-Sordolin et du Conseil. Des ceintures de mines sont installées, et un système défensif comprenant pièce d'artillerie et abris est établi au nord-est du bourg, vers l'actuelle ZAC du Cormier-les Battières (le site a fait l'objet de fouilles archéologiques en 2014). À l'automne 1944, Vaux est compris dans la Poche de Royan constituée par les Allemands pour résister aux Alliés. En novembre, 470 des 630 habitants sont évacués.

Les 14 et 15 avril 1945 (dates reprises dans le nom d'une rue du bourg), les bombardements qui anéantissent l'agglomération royannaise font 21 morts à Vaux, dont l'ancien maire et résistant, Maurice Garnier. Le lundi 16, les blindés alliés entrent dans le bourg de Vaux qu'ils trouvent en partie en ruines. Ville martyre, Vaux recevra la Croix de Guerre. Dans le bourg, 67 maisons ont été détruites, 29 le long de la falaise. La mairie-école n'a pas été épargnée. Elle ne sera reconstruite qu'en 1953. Un an plus tôt, la Ville de Royan, privée d'établissement hospitalier, a installé son nouvel hôpital dans l'ancienne colonie de Malakoff.

À partir des années 1950, Vaux-sur-Mer va connaître un essor urbain et démographique très important, passant de 619 habitants en 1946, à 1 798 en 1968, et à 3 896 en 2012. De nombreux lotissements sont créés entre le bourg et la côte, le long des marais de Nauzan et tout autour du bourg, assurant une continuité urbaine sur les deux tiers sud du territoire communal. Les champs labourés et les vignes font place aux pavillons individuels, aux nouvelles rues et avenues, et aux terrains de camping, dans une frénésie de construction qui se poursuit de nos jours. Rares sont les terrains qui y échappent, d'autant que ce nouvel habitat, très peu concentré, est dévoreur d'espace, les maisons individuelles l'emportant largement sur les immeubles (parmi les maisons recensées au cours de l'enquête, 8 sur 10 sont indépendantes, c'est-à-dire séparées les unes des autres et entourées par une cour et/ou un jardin). Maintenu à l'écart de cette urbanisation effrénée, le nord de la commune est toutefois concerné, en 1981, par la traversée de la rocade qui relie Royan et la Grande Côte, puis, dans les années 1990-2000, par l'extension de zones artisanales et commerciales. Vaux n'en oublie pas son environnement estuarien, celui-là même qui attire touristes et résidents, mais qui peut aussi rappeler ses impératifs : au cours de la tempête de décembre 1999, de nombreuses maisons sont sinistrées, la digue de la plage de Nauzan s'effondre, et 641 arbres sont abattus dans le domaine public.

Détail de la villa "Sipighi" (1960), 95 boulevard de la Falaise.

II. Architecture et habitat

En dehors des éléments les plus remarquables du patrimoine, l'inventaire a porté sur 118 maisons (dont villas) et 7 anciennes fermes. Ont été prises en compte les constructions antérieures aux années 1960, à l'exception de celles pour lesquelles de récents remaniements rendent l'état d'origine illisible. Parmi ces 125 éléments du patrimoine inventoriés, 40 ont fait l'objet d'un simple recensement et 43 ont été sélectionnés en raison de leur intérêt historique et/ou architectural.

Tous ces éléments témoignent de l'histoire de la commune, en particulier de son développement comme station balnéaire et comme ville reconstruite après 1945, tout en présentant quelques témoignages de son histoire rurale antérieure.

L'ancien Logis de Vaux, actuelle mairie.

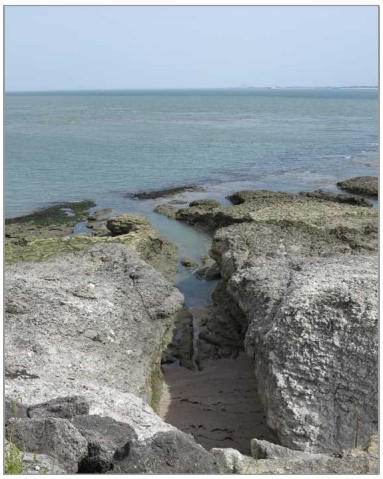
La tour à côté de la mairie, ancienne bibliothèque de Frédéric Garnier.

Détail d'un des portails du parc de la mairie, daté de 1777.

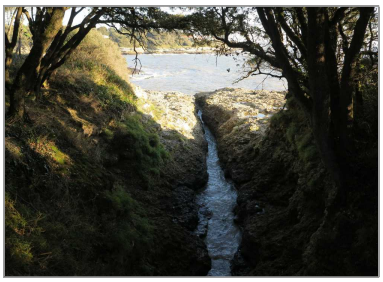
Le chevet roman de l'église.

1. Quelques éléments remarquables du patrimoine

Un des chapiteaux de l'église, représentant la lapidation de saint Étienne (G. Beauvarlet).



Faille dans le platin rocheux.



Une des failles qui se remplit à marée haute et se vide à marée basse.

Vaux-sur-Mer compte peu de grands monuments, son patrimoine étant essentiellement représenté par l'architecture de ses villas de la fin du 19e siècle et du 20e siècle. Trois éléments de son patrimoine méritent toutefois une attention particulière.

Le premier est un monument religieux : il s'agit de l'église paroissiale, ancienne abbatiale de l'abbaye Saint-Étienne de Vaux. Très puissante au Moyen Âge, cette abbaye a perdu au 16e siècle, durant les guerres de Religion, ses bâtiments conventuels, ainsi que la nef de son église, dont les derniers pans ont été abattus au début du 19e siècle. C'est pourquoi l'église actuelle, qui correspond aux seuls chœur et transept du bâtiment d'origine, paraît si petite. Encore le transept est-il privé d'une grande partie de ses bras nord et sud. Une absidiole était accolée au bras nord : il n'en reste que l'emplacement restitué au sol. L'église de Vaux n'en demeure pas moins un des plus beaux exemples de l'architecture romane de la région, par son décor sculpté, à l'intérieur comme à l'extérieur. Le chevet est orné de chapiteaux au décor abondant et varié : motifs végétaux, nombreuses têtes humaines et animales, un combat entre deux hommes armés de bâtons, sous les yeux de témoins, deux oiseaux perchés sur un arbre et attaqués par des quadrupèdes... À l'intérieur, d'autres chapiteaux représentent la lapidation de saint Étienne, un couple s'embrassant à côté de deux oiseaux buvant dans un calice, et un quadrupède dévorant un premier homme tout en étant frappé par un second.

À l'ouest du bourg, l'ancien Logis de Vaux abrite la mairie depuis 1993. En grande partie reconstruit en 1889, il constituait la résidence d'été de la famille Garnier, dont Frédéric Garnier, maire de Royan à la fin du 19e siècle, et son fils Maurice, maire de Vaux dans les années 1920. Une inscription datée de 1648 a été incorporée dans la façade est, et un portail daté de 1777 et 1862 subsiste au sud. À côté de lui, une haute tour-belvédère a été édifiée, vers 1862, pour Frédéric Garnier qui y avait installé sa riche bibliothèque, ainsi que les vitrines de sa collection d'objets antiques ou orientaux, de monnaies, de faïences et d'oiseaux empaillés.

La côte rocheuse de Vaux recèle enfin une curiosité remarquée dès 1839 par Marie-Améric Gautier dans sa *Statistique du département de la Charente-Inférieure,* et étudiée en 1881 par Justin Laurent, membre de la Commission des Arts et Monuments de la Charente-Inférieure : à Pontaillac, Saint-Sordolin et Nauzan, la roche est entaillée de puits et de galeries qui se remplissent à marée haute et se vident à marée basse. De manière générale, tout le platin rocheux est cisaillé de ces failles, dont on décèle avec peine le caractère naturel ou artificiel, et dans lesquelles les vagues s'engouffrent avec fracas. J. Laurent, à la fin du 19e siècle, y a vu des écluses à poissons et en a attribué la paternité et la propriété aux moines de l'abbaye de Vaux, sans qu'aucun document ne puisse cependant l'attester.

"Les Djinns" (1936), 3 avenue des Fées.

La villa "Roche aux Mouettes", construite en 1906 à la conche de Gilet.

"Le Rayon de Soleil" (vers 1930), 16 avenue de la Pointe de Grave.

Villa de 1971, 79 avenue Frédéric-Garnier.

2. Une ville du 20e siècle

Détail de la villa "Malgrétout" (1871), à Pontaillac.

Maison de la fin du 19e siècle ou du début du 20e dans le bourg.

Contraste de styles architecturaux sur le boulevard de la Falaise.

Près des trois quarts des maisons recensées au cours de l'enquête ont été construites entre les années 1900 et 1970. Les deux tiers l'ont été soit à la fin du 19e siècle/début du 20e, soit durant la Reconstruction d'après 1945. Telles sont bien les grandes caractéristiques chronologiques de l'habitat à Vaux-sur-Mer, commune qui a commencé à se développer à la fin du 19e siècle, dans le sillage de la station balnéaire de Royan, puis s'est considérablement développée après 1945, au point de devenir une véritable ville.

Les bâtiments repérés les plus anciens sont d'anciennes fermes situées à Chantermerle et à Chauchamp. Au nombre de sept, et remontant majoritairement à la première moitié ou au milieu du 19e siècle, elles rappellent l'histoire agricole et même viticole de la commune, une histoire mise à mal par la crise du phylloxéra à la fin du 19e siècle. Jusqu'aux années 1950-1960, ces fermes ont maintenu leur activité de polyculture dont témoignent encore leurs dépendances (chai, étable...) accolées en appentis à l'arrière du logis. Par le décor de leur façade, caractéristique du style saintongeais (corniche couronnant la façade, bandeau séparant le rez-de-chaussée de l'étage, habitable ou non), deux d'entre elles en particulier, à Chantemerle, rappellent l'expansion économique et viticole des années 1850-1860.

En dehors de ces quelques exploitations agricoles, et de quelques maisons dans le bourg, l'essentiel des nouvelles constructions réalisées à Vaux dans les années 1860-1900 l'ont été sur la falaise ouest de Pontaillac, quartier alors en plein essor. C'est là que se trouvent les villas les plus cossues, à l'architecture la plus exubérante et colorée. Certaines ont pris place un peu plus loin, vers la conche de Gilet ou vers la plage de Nauzan.

Près d'un cinquième des maisons recensées au cours de l'enquête ont été édifiées pendant les années 1920-1930, période où le phénomène de la villégiature et des bains de mer a commencé à s'étendre davantage à Vaux-sur-Mer. C'est l'époque des premières villas construites dans le nouveau lotissement des Fées. D'autres viennent prendre place en second rang derrière les grandes villas de Pontaillac. Quelques-unes s'établissent le long du nouveau boulevard de la Côte de Beauté ou bien sur les hauteurs qui surplombent les marais et la plage de Nauzan.

Plus du tiers des maisons observées lors de l'inventaire témoignent de la période de reconstruction puis d'urbanisation qui a vu la ville de Vaux-sur-Mer sortir de terre à partir des années 1950-1960, jusqu'aux créations contemporaines des années 2000. Par leurs formes et leurs matériaux, elles illustrent le courant moderniste qui, prolongeant l'expérimentation royannaise, a bousculé les codes de l'architecture jusqu'à nos jours.

"Etchola" (1928), 3 avenue des Arbousiers.

3. Des chalets sous toutes les formes

Chalet "les Rochers" (1871), à Pontaillac.

"Marpa" (vers 1880), villa de type chalet à Pontaillac..

"La Tempête" (début du 20e siècle), 34 avenue de Nauzan-Plage.

Détail d'un chalet à Pontaillac : aisseliers soutenant le débordement de toit.

Les 84 villas recensées à Vaux-sur-Mer illustrent parfaitement les différents courants de l'architecture dite de villégiature qui a engendré de nombreuses constructions à partir de la seconde moitié du 19e siècle, notamment sur les bords de mer,. Parmi elles, deux grands groupes se distinguent par leur nombre : les villas de type chalet et les villas modernistes. Chacun représente près de 40 % du total. Inspiré des habitations montagnardes, le chalet est le type le plus ancien. Il a été adopté pour les grandes villas construites dans les années 1860-1870 le long de la falaise ouest de Pontaillac : "Bon Accueil" (ou "l'Iris Bleu"), "la Brise", "les Rochers", "Malgrétout", "Marpa", "'Océan", "Sainte-Marie" alignent ainsi leur haute façade placée sur le mur pignon, couronnée par un débordement de toit, et sur laquelle les ouvertures sont réparties de manière symétrique, souvent autour d'une porte centrale. Cette disposition correspond généralement à une organisation également symétrique des pièces à l'intérieur, avec un couloir central desservant les pièces de chaque côté. La villa comprend souvent un étage de soubassement, semi-enterré, où prenaient place les pièces de service, alors que le rez-de-chaussée surélevé et les étages étaient réservés aux pièces de réception et aux chambres. Comme pour les chalets de montagne, le décor de la façade fait la part belle aux balcons avec garde-corps en bois (quelquefois remplacé, après 1945, par du béton). Le bois est également présent par les consoles qui soutiennent le débordement de toit, parfois développées et ciselées sous la forme d'aisseliers, comme sur la villa "Marpa".

La forme traditionnelle du chalet a perduré dans les années 1920-1930, par exemple dans le quartier construit dans l'Entre-deux-guerres derrière le front de Pontaillac. La villa "Bonjour", 4 allée des Vagues, montre ainsi sa façade sur le mur pignon, sous un débordement de toit ; elle diffère toutefois du chalet traditionnel par la position décentrée, vers la gauche, de ses deux travées d'ouvertures. Ici, le décor réside surtout dans les incrustations de briques de couleur, sur les linteaux des ouvertures et autour du cartouche qui porte le nom de la villa. Ce type de décor se retrouve sur bien d'autres villas du début du 20e siècle, par exemple "la Tempête", avenue de Nauzan-Plage, qui a conservé du chalet le pignon qui surmonte une partie de sa façade, ainsi que la répartition symétrique des ouvertures. Ici, le décor réside non seulement dans les incrustations de briques vernissées, mais aussi dans le traitement bicolore des volets. Le décor de briques vernissées est notamment la marque de fabrique de Maurice et Robert Senusson, deux frères entrepreneurs qui ont beaucoup œuvré dans la région de Royan à partir des années 1920. Leurs briques bleues et leur signature se retrouvent par exemple sur la villa "Amor", 17 rue Benjamin-Delessert.
Pendant l'Entre-deux-guerres, la mode du chalet a connu des

"Etchola" (1928), 3 avenue des Arbousiers.

Décor en briques vernissées sur la villa "Amor" (vers 1930), 17 rue Benjamin-Delessert.

Détail de "Franchita" (1934), 17 avenue de Cordouan.

Suite de chalets le long de la falaise de Pontaillac.

adaptations qualifiées de néo-régionalistes car inspirées de l'architecture traditionnelle de certaines régions de France, notamment du Pays Basque mais aussi de la Saintonge elle-même. Six exemples de chalet d'architecture néo-régionaliste basque sont visibles à Vaux-sur-Mer, dont trois se trouvent dans le lotissement des Fées. "Etchola", au 3 avenue des Arbousiers, construite en 1928, présente au sud une façade dissymétrique, divisée par des pans de murs appuyés sur des corbeaux en pierre. Surmontée par un débordement de toit soutenu par des consoles en bois, cette façade est ornée de pans de bois dans sa partie supérieure, en encorbellement. La partie inférieure est recouverte d'un parement de moellons, tout comme la façade ouest dans son intégralité, à l'agencement plus traditionnel. Un peu plus loin, les villas jumelles "Conchita" et "Franchita", édifiées en 1934 aux 15 et 17 avenue de Cordouan, présentent elles aussi un décor de pans de bois sur la partie supérieure de la façade. Quant à l'architecture traditionnelle saintongeaise, elle a inspiré quelques villas par le recours à la tuile creuse sur un toit abaissé et à croupes ; à la génoise, frise placée au sommet de la façade et constituée d'une suite de tuiles ; ou encore au moellon de pierre dont la rusticité est mise en valeur par l'absence d'enduit ou par l'utilisation en parement. C'est ce que l'on observe par exemple sur la villa située au 19 avenue de la Pointe de Grave, ou celle du 24 rue des Rochers.

Le type chalet et ses variantes ont pu être repris après 1945, même si, dans le cadre de la Reconstruction, ils pouvaient alors paraître démodés. Le principe de la façade sur le mur pignon, avec répartition symétrique des ouvertures, a parfois été adopté pour de petites maisons en rez-de-chaussée, par exemple celle située au 9 rue de la Grosse Pierre, datée de 1964. L'architecture néo-régionaliste saintongeaise se retrouve aussi sur certaines constructions de la fin des années 1940 et du début des années 1950, comme celle située au 12 rue des Plataines, ou sur "Sylva Mare", dans le lotissement des Fées, 1 avenue des Deux-Plages.

Maison de type chalet (1964), 9 rue de la Grosse Pierre.

Villa d'architecture néo-régionaliste saintongeaise, 12 rue des Plataines.

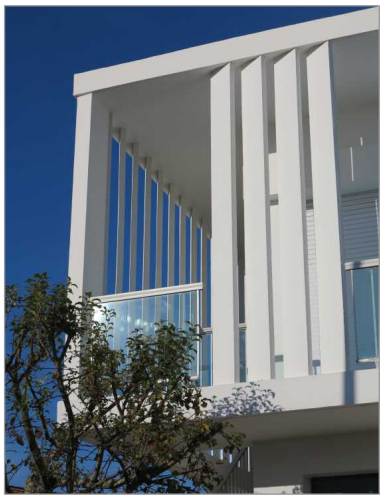
"Diama Reck" (vers 1955), 39 boulevard de la Falaise, avec sa casquette de béton.

"Globule" (1951),
28 avenue de Rohan.

"Cap Vert" (vers 1955), 74 rue des Tourterelles, avec toit à pans inversés, parement de moellons et hublots.

"Scimbel" (1958), 112 boulevard de la Côte de Beauté.

4. Les villas modernistes : une architecture de rupture



Brise-soleil de la villa "Ker Mag" (vers 1955), 23 boulevard de la Côte de Beauté.

Garde-corps métallique en zig-zag sur "Claire Brise" (1962), 25 avenue des Groies.

Détail d'une villa (vers 1965), 2 rue du Périgord : casquette en béton abritant la porte.

Après les chalets, le courant de l'architecture de villégiature le plus représenté à Vaux-sur-Mer est celui du mouvement moderniste, dont 29 exemples ont été relevés. Développée dans les années 1950-1960 après avoir été expérimentée dans le cadre de la reconstruction de Royan notamment, cette architecture a largement recours aux formes géométriques et aux lignes sobres, à l'alliance entre le béton, la pierre et le métal, à l'alternance entre l'enduit lisse et blanc et le parement de pierre rustique, et aux jeux d'ombres et de lumière. Toit à deux pans inclinés non par vers l'extérieur mais vers l'intérieur, ou bien toit à un seul pan ou en terrasse ; soubassement abritant entre autres un garage, sous un rez-de-chaussée surélevé accessible par un escalier extérieur ; brise-soleil tamisant la lumière et portant ses ombres sur la façade ; pavés de verre entourant la porte ou marquant une cage d'escalier ; balcons en avancée et porches en retrait ; gardes-corps des balcons et de l'escalier extérieur en métal, au motif de zig-zag repris sur le portail ou le portillon qui ferme le jardin : tels sont les éléments que l'on retrouve généralement sur ce type de construction en rupture radicale avec ce qui se faisait avant-guerre.

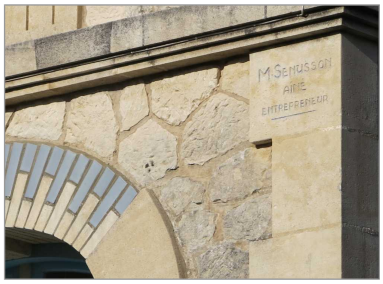
Parmi les exemples les plus représentatifs de ce courant, la villa "Diama Reck", à Pontaillac, 39 boulevard de la Falaise, se remarque par son toit incliné qui se prolonge par une "casquette" en béton, soutenue par un pilier et qui fournit de l'ombre au balcon-terrasse. Quant à "Globule", au 28 avenue de Rohan, dans le lotissement des Fées, son toit incliné vers l'arrière permet d'ouvrir à l'avant, côté mer, une façade percée de larges baies. Le jeu d'ombres et de lumière engendré par la présence d'un brise-soleil, horizontal ou vertical, se retrouve par exemple sur "Ker Mag", 23 boulevard de la Côte de Beauté. Certaines villas illustrent enfin la référence à l'architecture maritime des paquebots, notamment par des garde-corps en tubes d'acier ou par des hublots percés dans les murs. "Scimbel", par exemple, au 112 boulevard de la Côte de Beauté, présente ce type de décor, adapté ici en une série de petites ouvertures carrées. On retrouve des hublots, bien ronds cette fois, sur "Cap Vert", 74 rue des Tourterelles ou sur "Sipighi", 95 boulevard de la Falaise.

Cette architecture moderniste a permis à plusieurs architectes de se faire un nom. Marc Quentin (1921-1997), par exemple, a signé en 1956 la villa "Tribord Amures", 33 boulevard de la Falaise, où le jeu de volumes et de lumière est particulièrement présent. "La Foulbée", 13 bouelvard Alfred-Robert, est une réalisation de l'architecte Marc Hébrard (1909-1979), en 1959. Plusieurs villas ont été conçues par le bureau d'études de René Eveillé, de Royan, par exemple "Globule" en 1951 ou "Scimbel" en 1958. Quant à Henri Bertrand, directeur du Bureau d'études de constructions immobilières à Saint-Georges-de-Didonne, on lui doit "Sipighi" en 1960.

"Ellen" (vers 1930), 5 allée des Vagues.

5. Cottages, rationalisme et Art déco

Détail de "Tourville" : armoiries du maréchal de Tourville.



Détail de la villa "Ellen", avec décor en briques bleues et signature de l'entrepreneur Maurice Senusson.

"Gilette", villa de type cottage (début du 20e siècle), 16 rue des Rochers.

Décor en brique, pierre, bois et céramique de la villa "les Embruns" (vers 1890), 35 boulevard de la Falaise.

Bien avant les années 1950-1960, des architectes se sont éloignés du modèle du chalet traditionnel. Ainsi est né, dès la fin du 19e siècle, le type "cottage" de l'architecture de villégiature. Directement inspiré des constructions anglo-saxonnes, il place cette fois-ci l'asymétrie comme principale valeur. Les villas de ce type présentent en effet un plan en L ou en T qui engendre en façade la présence d'un avant-corps latéral avec façade sur un mur pignon. Ce plan libère la maison et son agencement intérieur de la contrainte de symétrie du chalet. Un soin tout particulier est généralement porté au décor des ouvertures (encadrements en brique et pierre, garde-corps en bois ou en ferronnerie, se détachant sur les murs en parement de moellons) et au décor du pignon de l'avant-corps latéral (ferme de charpente apparente, épi de faîtage...).

15 exemples de cottage ont été relevés à Vaux-sur-Mer (soir près d'une villa sur cinq). Les plus spectaculaires, là encore, se trouvent sur la façade ouest de Pontaillac, par exemple "Tourville", au 19 boulevard de la Falaise. L'avant-corps latéral en façade, à pans coupés, est coiffé d'un toit à large débordement, soutenu par des aisseliers en bois. Le décor en brique rouge se retrouve sur la tour-belvédère hexagonale dont la présence rappelle le souci de voir le panorama et d'être vu de tous. Entre l'avant-corps et la tourelle, la porte, au sommet d'un petit perron, est ornée des armoiries sculptées du maréchal de Tourville, vice-amiral de Louis XIV. Un peu plus loin sur le boulevard, au numéro 23, une autre villa des années 1890 offre au regard de tous son avant-corps en pignon, ses balcons en bois, ses décor de rayures en brique rouge, dit "en maillot de bain", ses cabochons de céramique, et sa tour-belvédère hexagonale, cette fois reportée sur le côté pour bénéficier de la vue à la fois sur Pontaillac et sur l'estuaire. Comme pour "Tourville", cette tour confère à la villa l'aspect d'un petit château.

Située à l'arrière de Pontaillac, 5 allée des Vagues, la villa "Ellen", construite entre 1925 et 1937 par l'entrepreneur Maurice Senusson, illustre pour sa part l'alliance entre le cottage et le chalet : en effet, sa façade reprend le principe de l'avant-corps en pignon du cottage, mais il est cette fois-ci placé au centre de l'élévation, formant l'axe de symétrie propre au chalet. La façade se distingue par ailleurs par un jeu subtil de formes, de matériaux et de couleurs : à l'enduit ocre du niveau supérieur répond le parement en moellons des deux niveaux inférieurs ; à cette même couleur ocre et à la blondeur de la pierre de taille, s'oppose le bleu des briques vernissées incrustées en bandeau et dans les linteaux des ouvertures. On remarque aussi les pleins-de-travées appareillés, aux motifs géométriques.
Enfin, certaines villas sortent des catégories habituelles, qu'il s'agisse

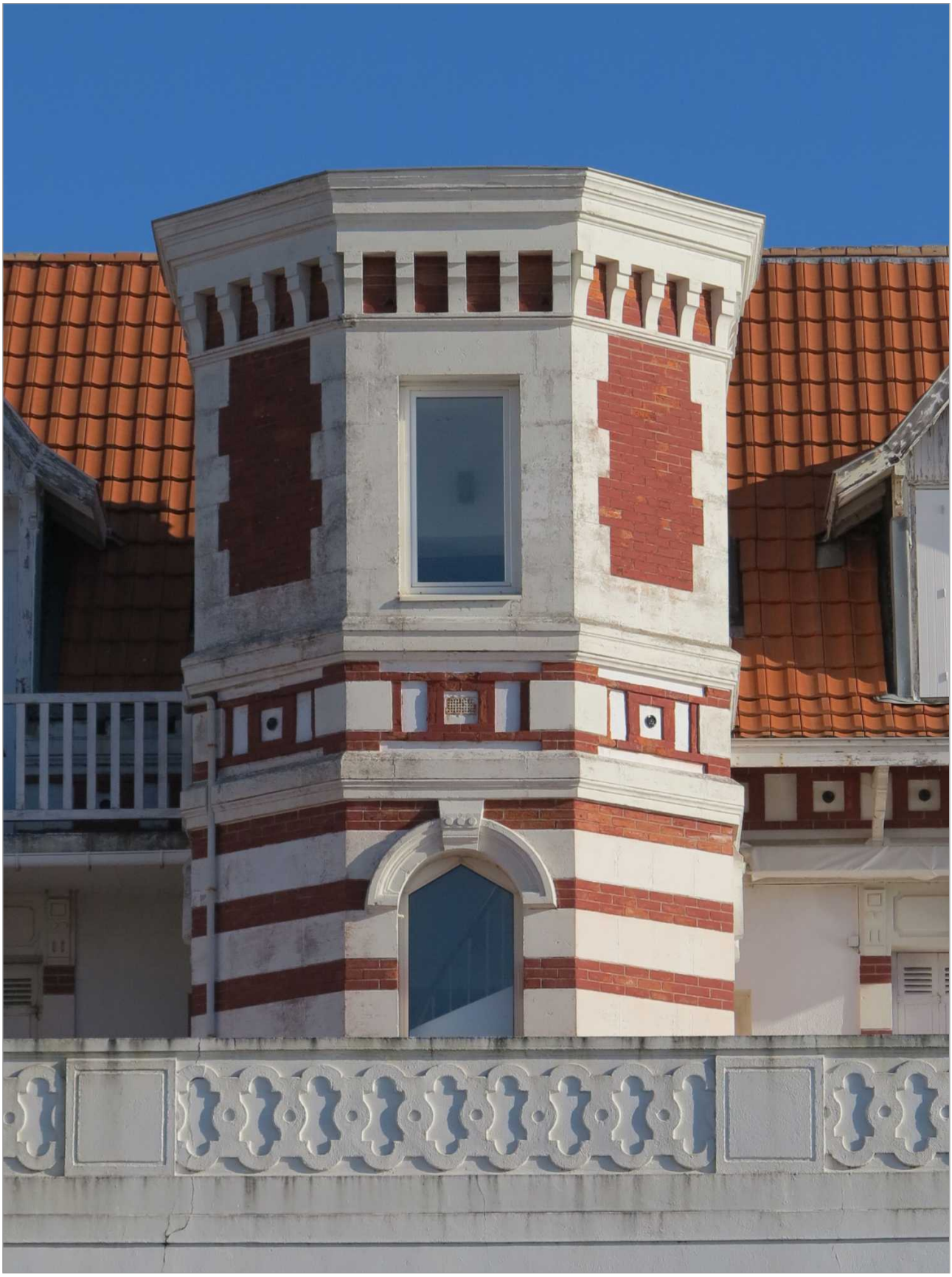
"La Filandière" (vers 1930), 46 avenue des Fées.

"Mélusine" (1934), 14 avenue des Fées.

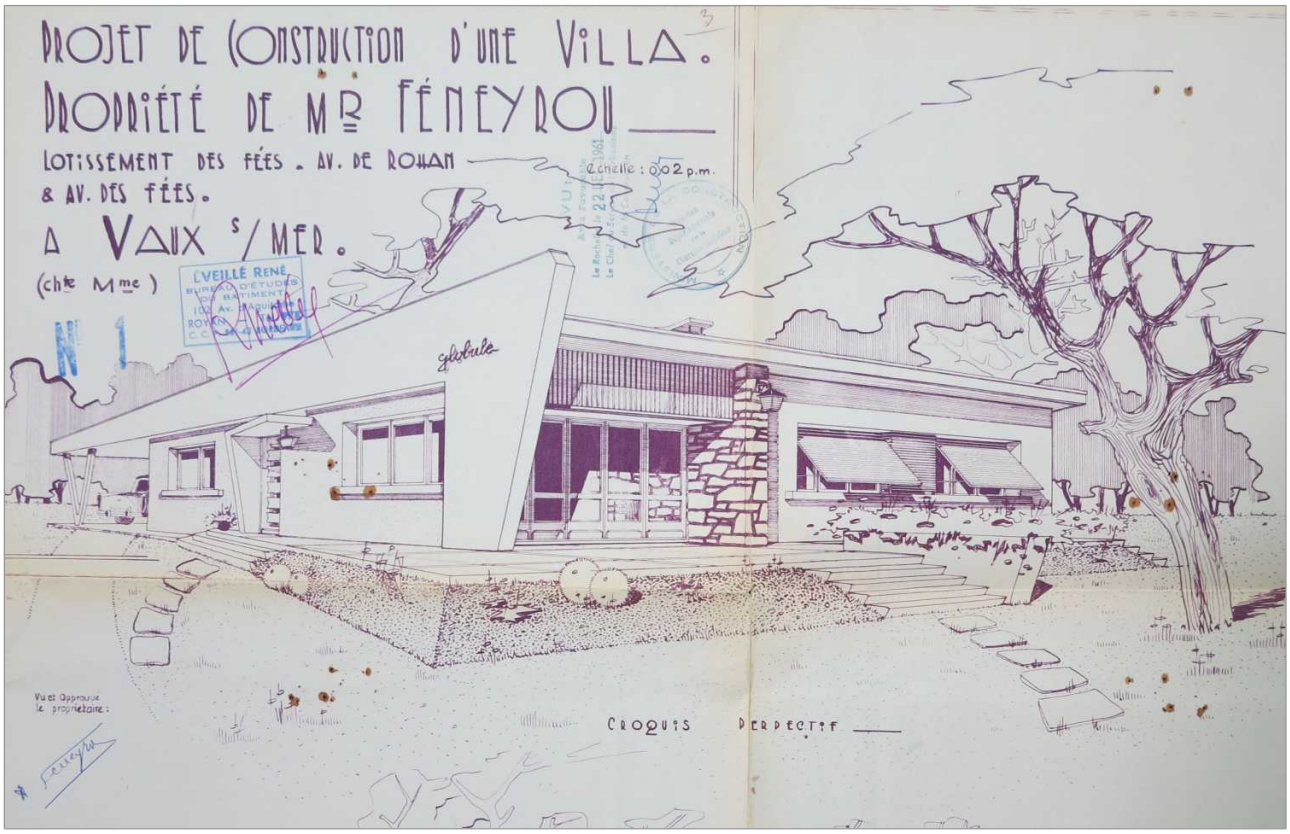
Villa au 23 boulevard de la Falaise (vers 1890), avec avant-corps latéral en façade et décor de brique en "maillot de bain".

Deux cottages accolés : "Brise Lame" et "Coupe Vent" (début du 20e siècle), 49 boulevard de la Falaise.

du chalet ou du cottage. "La Filandière", 46 avenue des Fées, avance comme un éperon vers l'estuaire et le platin rocheux. Construite dans les années 1930 pour un magistrat parisien, elle est l'un des rares témoins de l'architecture rationaliste de l'Entre-deux-guerres autour de Royan, une architecture qui se manifeste notamment par ses lignes sobres, voire sévères. La rigueur des lignes et du décor réside dans les ouvertures, rectangulaires, dans les jardinières en dur, sur lesquelles donnent la plupart des fenêtres, et dans les bandeaux, les carrés et les rectangles de faïence or et rouge qui dessinent des motifs géométriques. La villa "Mélusine", elle aussi une des plus anciennes du lotissement des Fées (début des années 1930), est pour sa part un des rares témoins du style Art déco dans la région. Sous un toit en terrasse, elle présente des linteaux à pans coupés et, sur sa porte, encadrée de pilastres, un décor de lignes simples entrecoupées de courbes.



"La tour-belvédère de la villa au 23 boulevard de la Falaise.



Plan de la villa "Globule" en 1951, par le bureau d'études de René Eveillé (Archives municipales de Vaux-sur-Mer).

III. Documentation

Documents d'archives

Service historique de la Défense :

- Ms 185 (4° 135). 1715 : *Memoire geographique de Masse sur partie du Bas Poitou, pays d'Aunis et Saintonge*.

Archives départementales de la Charente-Maritime :

- 1 O Vaux-sur-Mer. 1934-1940 : délimitation des communes de Vaux-sur-Mer et de Royan.
- 2 O 2952. 1935-1940 : gestion des plages de Nauzan et Pontaillac.
- 2 O 2953. 1916-1935 : travaux d'électrification de Vaux-sur-Mer.
- 2 O 2954. 1939-1940 : travaux d'adduction d'eau potable.

Archives municipales de Vaux-sur-Mer : registres des délibérations du conseil municipal depuis 1804, et dossiers de permis de construire depuis 1945.

Documents figurés

Archives Nationales :

- F14 10059/1. 1759 : *Carte du cours de la Garonne depuis son embouchure jusqu'au bec d'Embesse*, par Desmarais.

Service historique de la Défense :

- J10 C 1293, pièce 29. [Vers 1706] : *Carte du 13e quarré de la general des costes du pays d'Aunis et de Saintonge*, par Claude Masse.
- Fol 131 f, feuille 66. 1700 : *carte de la Côte de l'embouchure de la Garonne ou de la Gironde depuis la pointe de Terre Negre jusqu'à Royan en Saintonge*, par l'ingénieur du roi Claude Masse.

IGN, chemise 258-8. [Vers 1708] : *Carte du huitieme quarré de la generalle du Medoc, d'une partie de la Guienne et de la Saintonge (...) en l'etat que le pay etoit en 1708*, par Claude Masse.

Archives départementales de la Charente-Maritime :

- 1 Fi, 2 Fi et 5 Fi. Fonds iconographiques.
- 12 Fi. Fonds de cartes postales de Raymond Bergevin.
- 14 Fi. Fonds de cartes postales sur la Charente-Maritime.
- 78 Fi. Fonds de cartes postales de Claude Aubineau.
- 3P 4994. 1838 : plan cadastral de Vaux-sur-Mer.
- 3P 4663 à 4665. 1839-1891 : état de sections et matrices cadastrales des propriétés de Vaux-sur-Mer.

Vues aériennes depuis 1920 sur le site internet de l'IGN, www.geoportail.gouv.fr.

Bibliographie générale

- André, Marie-Claire, *Vaux-sur-Mer : vingt siècles d'histoire*, Royan : imprimerie Gatignol, 2000, 259 p.
- Binot, Guy. *Histoire de Royan et de la presqu'île d'Arvert* / préf. Jean Glénisson. Paris : Le Croît Vif, 1994. 429 p.
- Binot, Guy. *La saga des bains de mer : Royan atlantique. Meschers-sur-Gironde. Saint-Georges-de-Didonne. Vaux-sur-Mer. Saint-Palais-sur-Mer. La Palmyre. Ronce-les-Bains.* [Vaux-sur-Mer] : Bonne Anse, 2010, 237 p.
- Bourdelle, Jean-Claude, *Frédéric Garnier, son histoire, sa famille, de Vaux-sur-Mer à Royan*, Royan : imprimerie Gatignol, 2000, 215 p.
- Chasseboeuf, Frédéric. *Les villas de la côte de Beauté en Charente-Maritime*. Prahecq : éditions Patrimoine et médias, 2005.
- Collin, Francis. *Vaux-sur-Mer, écoles d'autrefois et d'aujourd'hui, 1833-2009*. Vaux-sur-Mer, 2009, 236 p.
- Delmas, Yves. *Pontaillac : histoire d'une conche de Royan*. [Vaux-sur-Mer] : Bonne Anse, 2010, 110 p.
- Gautier, M.-A., *Statistique du département de la Charente-Inférieure*. La Rochelle, 1839, p. 332.
- Grasilier, Th. (abbé). *Cartulaires inédits de la Saintonge,* t. 1 : *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Etienne-de-Vaux de l'ordre de Saint-Benoît* ; suivi des *Chartes du prieuré conventuel de Notre-Dame de la Garde en Arvert de l'ordre de Granmont*, Niort (22, rue des Halles) : L. Clouzot, libraire-éditeur, 1871, LXIV-XII-176 p.
- Laurent, Justin. "Les puits-refuges de Saint-Pallais-sur-Mer". *Recueil de la Commission des Arts de la Charente-Inférieure*, t. 6, 1883, p. 53-61.
- Massiou, Léon. "Vaux-sur-Mer". *Recueil de la Commission des Arts de la Charente-Inférieure*, t. 22, 1940, p. 60-66.

Remerciements à Mme Marie-Claire André, M. Francis Collin et M. Jean-Claude Bourdelle pour les informations, documents d'archives et documents iconographiques fournis.

Rédaction et photographies, sauf indication contraire : Y. Suire.
Région Poitou-Charentes / service du patrimoine, 2015.

Vaux-sur-Mer, la conche du Conseil.

> Région Poitou-Charentes
Service du patrimoine
15 rue de l'Ancienne Comédie
CS 70575, 86021 Poitiers Cedex
Tél. : 05 49 36 30 05
s.patrimoine@cr-poitou-charentes.fr
www.inventaire.poitou-charentes.fr

L'INVENTAIRE
INVENTAIRE DU PATRIMOINE DE LA REGION POITOU-CHARENTES

Recenser, étudier et faire connaître les éléments du patrimoine qui présentent un intérêt culturel, historique ou scientifique.
www.inventaire.poitou-charentes.fr